

## MADAME DESHOULIÈRES

1638 — 1694

Il y a de madame Deshoulières un joli portrait signé par mademoiselle Chéron, son amie, qui l'a représentée belle et triomphante encore et l'étoile au front, quoique âgée de plus de cinquante ans. La beauté de cette *dixième muse*, de la *Calliope moderne*, de l'illustre précieuse Dioclée, de la glorieuse académicienne de Padoue et d'Arles, dont les poésies furent souvent récitées et applaudies au Louvre, en pleine Académie française, cette beauté languissante, à brusques réveils, dura un peu plus en effet que sa gloire littéraire. Avant que les beaux yeux n'eussent pâli, l'auréole poétique s'était éteinte; et mademoiselle Chéron, vers 1690, était à peu près la seule personne qui vit distinctement une étoile sur le front d'Amarillis. Madame Deshoulières elle-même avait eu sans doute le pressentiment de ce malheur quand elle avait dit, en se mirant dans sa glace :

Amarante, vous chanterez  
Sans que personne vous écoute.

Ce nom harmonieux de Deshoulières, si retentissant autrefois, ne se lie aujourd'hui, dans la plupart des mémoires, qu'au lointain écho des *Vers allégoriques à mes enfants* :

Dans les prés fleuris  
Qu'arrose la Seine, etc.,

de ces fameux vers qu'on a voulu arracher à leur auteur pour les restituer à Coutel. Comment se fait-il pourtant que ce faible écho se prolonge, et que ce nom presque oublié ne soit pas mort tout entier? C'est en vain que Racine a poursuivi l'amie de Pradon; c'est en vain

que Boileau a cruellement accroché, dans sa galerie satirique, ce portrait d'Amarillis qui ressemble si peu, hélas ! à celui de mademoiselle Chéron :

..... C'est une précieuse,  
 Reste de ces Esprits, jadis si renommés,  
 Que d'un coup de son art Molière a diffamés,  
 De tous leurs sentiments cette noble héritière  
 Maintient encore ici leur secte façonnrière.  
 C'est chez elle toujours que les fades auteurs  
 S'en vont se consoler du mépris des lecteurs.  
 .....  
 Là du faux bel esprit se tiennent les bureaux.

Despréaux, je le veux bien, est un peintre fidèle, et je reconnais bon gré, mal gré, dans sa précieuse l'image exacte de madame Deshoulières, qui tient avec Perrault pour les modernes contre les anciens ; qui préfère hautement Pradon à Racine ; qui, par amour de la littérature romanesque, pastorale, raffinée, aristocratique, de l'hôtel de Rambouillet, abhorre d'instinct la littérature raisonnable, directe, logique et noblement bourgeoise, de l'époque de Louis XIV ; qui d'un autre côté, affiliée par son maître Hesnault au philosophe Gassendi, se trouve à de certains moments plus voisine de Voltaire, avec son épicurisme à la Ninon, que des élèves de Descartes et de Port-Royal ; qui enfin, venue trop tôt ou trop tard, appartient à la fois plutôt à la Fronde et à la Régence qu'au siècle régulier de nos auteurs classiques. Je conviendrai même, à la suite du législateur du Parnasse de Versailles, qu'elle se rattache « à l'école du mauvais sens, » et qu'en résumé c'était « une folle. » Il y a de la folie, bien évidemment, à garder un culte pour le passé, à s'élaner naïvement du côté de l'avenir en méconnaissant le présent : car c'est le présent qui règne et qui a raison, puisqu'il est le plus fort. La folie de madame Deshoulières est donc incontestable, mais elle est curieuse et touchante ; elle donne à sa figure je ne sais quelle grâce d'hérétique tendre et hardi, généreux et souffrant.

L'hérésie en littérature, quoi qu'en puissent dire les pédants, est aussi légitime, et j'ajouterais volontiers aussi nécessaire qu'en religion. Tout critique intelligent, aujourd'hui, se ferait honneur de répéter le mot de l'Apôtre : « *Oportet haereses esse.* » Si l'orthodoxie littéraire a ses gloires consacrées, l'hérésie poétique a ses victimes intéressantes, ses impérissables martyrs, ses âmes du purgatoire ou des limbes, et même ses illustres damnés. On est trop porté à croire

que, dans les lettres et dans les arts, il n'y a qu'une sorte d'immortalité : l'immortalité orthodoxe, officielle et, pour ainsi dire, nationale et universelle, proclamée et votée à l'unanimité. Celle-ci est dévolue au génie : elle est la récompense des intelligences droites, logiques et claires, qui ont eu l'instinct de leur temps, la science de l'à-propos, et, tranchons le mot, la faculté politique ou administrative dans le domaine des arts et des lettres. Mais il y a une autre sorte d'immortalité qui, pour être moins générale et plus contestée, n'en est pas moins reconnue par tous les esprits clairvoyants, doués du sens historique et du jugement philosophique. Celle-là tient aux circonstances plus qu'au siècle, à la personne individuelle plus qu'au génie collectif, à l'humeur plus qu'au caractère, à la liberté, au caprice, à l'imagination plus qu'à l'autorité, à la raison, à la règle. C'est l'immortalité du *mauvais goût*, s'écrierait un docteur de la loi littéraire ! Oui, du mauvais goût, j'y consens ; mais il y a un mauvais goût charmant, un mauvais goût immortel.

Mauvais goût, mauvaise compagnie, ces deux expressions ont souvent défrayé les propos intolérants des puritains de toute sorte ; et que de fois pourtant la mauvaise compagnie s'est trouvée la bonne, et le mauvais goût, le grand goût ! Il a suffi pour cela d'une révolution dans les mœurs, d'un changement dans les modes ou de la quantité de fortune ou de génie qui confère le privilège de l'inviolabilité. Quelquefois ce n'a été même qu'une affaire de perspective : Corneille a eu du mauvais goût ; Mirabeau a été de mauvaise compagnie.

Le mauvais goût de madame Deshoulières résulte de certaines modes de sentiment, de raisonnement, d'esprit et de style, qui ne sont, il est vrai, ni le sentiment, ni le raisonnement, ni l'esprit, ni le style par excellence, mais qui en offrent de curieuses formes extérieures, avec des caprices d'étoffe, des bizarreries de couleur, des ajustements de draperie, des ornements délicats fort intéressants à relever pour l'enseignement des artistes. Qui de nous, en un jour d'étude et de loisir, ne s'est diverti à considérer, chez un marchand d'estampes, quelque vieille collection de gravures de modes ? Du fond des cartons poudreux s'élevait bientôt comme une poussière enivrante de jolies choses fanées. On souriait avec une douce ironie à l'aspect d'un nœud d'épaule, d'une rosette de corsage, d'un falbalas de dentelles, d'une échelle de rubans, où la grâce avait laissé un vague reflet, la vie élégante une lueur, l'art et la poésie une empreinte légère de quelque doigt divin. Et qu'était-ce donc, si tout à coup, parmi ces colifichets

du vieux temps, brillait le regard ou la lèvre d'une de ces reines de la mode qui ont enchanté toute une génération ? L'ironie s'envolait d'elle-même, et la rêverie de l'esprit finissait par bercer et attendrir le cœur.

Madame Deshoulières a été une des reines de la mode poétique. Par sa destinée presque étrange, qui la jette subitement dans un cachot après l'avoir enivrée de louanges dans une petite cour princière, qui fait à la fois d'une belle jeune fille intelligente l'amie passagère de Condé, l'élève de Gassendi, la compagne d'une héroïne comme Philis de La Tour du Pin, amoureuse des champs de bataille et des bords du Lignon; par mille incidents romanesques, Antoinette de La Garde semblait élevée pour un rôle de véritable reine : j'entends une reine de l'esprit. Si elle n'a été qu'une favorite de la mode poétique, une muse de salon et de théâtre, qu'importe ? elle a montré dans ce rôle bien de la grâce, parfois de la sensibilité, de la mélancolie, et, ce qu'on ne sait pas assez, de la verve cavalière et galante, comme dans cette chanson d'amazone bachique, enivrée, qui fait sonner ses éperons sous la table du banquet :

Ah ! que chez le colonel Stoup  
La débauche est charmante !  
On y mange , on y boit beaucoup ,  
On y rit , on y chante.  
Puisse-t-il sain , riche et content,  
Vivre cinq ou six fois autant  
Que Jean de Vert !

.....  
Quand je suis avec mes amis ,  
Je ne suis plus malade .  
C'est là que je me suis permis  
Le vin et la grillade .  
N'en déplaise à monsieur Chevart ,  
Je n'en irai qu'un peu plus tard  
Voir Jean de Vert .

Et de ces esprits délicats ,  
Qui , prenant tout à gauche ,  
Voudraient bannir de nos repas  
Certain air de débauche !  
Je ne l'ai qu'avec les buveurs ,  
Et je suis aussi froide ailleurs  
Que Jean de Vert .

Je m'arrête ici, et cela suffit bien. Mais qui était donc ce colonel

Stoup ? Nous voilà fort loin des Tircis, des Silvandres et des Damons. Ce n'est pas, à coup sûr, pour une telle poésie que Fléchier aurait envoyé, du fond de son diocèse, un gâteau de miel de Narbonne à l'illustre Amarillis. Le colonel Stoup, qui l'aurait effrayé, aurait sans doute réjoui, dans son exil, le vieux Bussy-Rabutin, et je parierais qu'il n'aurait pas déplu à madame de Sévigné dans ses jours de franchise hardie. La pièce intitulée le *Songe*, que nous citons tout entière, est d'un autre ton et d'un autre style. On y devine, on y rencontre, avec une surprise joyeuse, comme un lointain pressentiment de la poésie moderne. Le *Songe* est en effet bien plus près des *Méditations* que certaines pièces mélancoliques de Parry et de Millevoie.

HIPPOLYTE BABOU.